

Masculinities in Early Medieval Europe : Tradition and Innovation, 450-1050, éd. Francesco Borri, Cristina La Rocca et Francesco Veronese, Turnhout, Brepols, 2023, 306 pages. (*Seminari internazionali del Centro Interuniversitario per la Storia e l'Archeologia dell'Alto Medioevo*, X). ISBN : 978-2-503-60735-1. Prix : 85 euros hors T.V.A.

Le format de l'atelier, de la journée d'études et du colloque par lequel nous organisons une grande partie de notre travail en tant qu'historiens a eu des influences positives et négatives sur le développement de l'histoire des masculinités médiévales depuis l'émergence de ce domaine il y a une trentaine d'années. En tant que thème d'un intérêt actuel évident, avec une littérature théorique établie, une présence quotidienne dans la presse et une littérature monographique grandissante, l'histoire des masculinités se prête bien à l'organisation d'événements dans lesquels les historiens de la masculinité en tant que tels présentent leur travail aux côtés de collègues aux spécialisations très variées (histoire de la médecine, de l'église, de la politique, mais aussi archéologues, anthropologues, paléographes...). Le résultat a été une production saine d'environ un volume par an sur les masculinités médiévales depuis le début du siècle : suffisamment pour donner le sentiment d'une continuité et d'une liste de lecture commune, mais pas au point d'être ingérable. Le présent volume, consacré au haut Moyen Âge, prend place dans cette tendance, avec un certain nombre de nouvelles contributions, notamment de médiévistes italiens (A. Pazienza, F. Borri, L. Sernagiotto, F. Veronese, F. De Rubeis, G. Bianca et S. Viva). Son titre identifie un thème essentiel : qu'est-ce qui change et qu'est-ce qui ne change pas dans les masculinités de la chute de l'Empire romain (ou de la Transformation du monde romain) à l'époque de Grégoire le Grand et de Grégoire de Tours, puis à l'âge carolingien, question que R. Stone aborde ici directement ? Qu'est-ce qui change encore au XI^e siècle pendant la période de la réforme grégorienne, identifiée dans les premiers essais sur l'histoire de la masculinité comme un moment de rupture fondamentale, une importance reconsidérée ici par C. La Rocca et B. Effros ?

L'inconvénient de l'organisation de la recherche par des colloques et des ateliers successifs provient en partie de l'institution du colloque lui-même qui, comme la démocratie représentative, est la pire façon de faire les choses à l'exception de toutes les autres. L'organisation d'un colloque permet de suspendre les questions de définition, car quelle que soit la rigueur de l'appel à communications, quel que soit l'intervention des éditeurs, les contributeurs interpréteront inévitablement le thème comme bon leur semble. Cette approche est merveilleuse pour le brainstorming collectif, mais elle a ses dangers, notamment celui de s'assurer que les contributeurs parlent tous de la même chose. A cet égard, la masculinité est un thème particulièrement délicat, car elle n'a pas la même signification pour tout le monde : dans la littérature théorique, dans la presse, mais aussi, de plus en plus, dans l'usage qu'en font les historiens depuis une trentaine d'années. Ce n'est pas un hasard si l'un des ouvrages les plus influents sur l'histoire des masculinités s'intitule *What is Masculinity* ? (éd. S. Brady et J. Arnold, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2011).

Les matériaux à partir desquels l'histoire du haut Moyen Âge peut être écrite posent des problèmes particulièrement aigus à cet égard. L'exigüité des preuves textuelles et l'importance de l'archéologie, surtout pour étudier des groupes en dehors des élites laïques et ecclésiastiques, imposent souvent une analyse « extérieure » dans laquelle nous ne pouvons analyser les masculinités et les féminités qu'en observant les traces laissées par les hommes et les femmes, sans savoir comment ils et elles ont analysé leurs propres actions. Il s'agit d'une question importante, car un élément central du genre est la manière dont il est perçu et vécu, la manière dont il forme nos propres identités et nos perceptions des autres. Il est également difficile d'attribuer une place à des facteurs de distinction sociale qui interagissent avec le genre, notamment l'âge et le statut. Ainsi, les excellents articles de Pazienza, et de Bianca et Viva – qui s'appuie dans le premier cas sur des fragments textuels pour retracer les expériences d'hommes qui ont poursuivi des stratégies matrimoniales uxorilcales ; et qui mobilise dans l'autre l'archéologie d'un site particulièrement suggestif, caractérisé par des individus bien soignés mais non-élites – ne peuvent pas facilement faire le saut vers l'expérience subjective ou même les représentations collectives. Dans un cas

extrême, l'article de De Rubeis, qui analyse les souscriptions autographes d'écrivains entièrement masculins de la fin du IXe et du Xe siècle, plaide en fait pour la non-pertinence des facteurs sociaux et de statut, par opposition à la formation technique des clercs et des laïcs. La masculinité n'est évoquée qu'au tout dernier mot de l'article, pour dire qu'elle n'est pas en cause dans ce matériau. Signer son nom est-il une masculinité puisqu'il s'agit d'une activité entièrement pratiquée par des hommes (au moins dans ce corpus) ? L'auteur ne s'étend pas sur ce point : nous soupçonnons qu'elle ne le pense pas, mais ses raisons restent implicites.

Ces problèmes ne sont pas aussi aigus pour ceux qui traitent de matériaux textuels plus abondants. Ici, les grandes lignes de changement et de continuité apparaissent plus clairement, bien qu'il y ait encore des différences importantes entre les contributeurs. M. Stewart, Borri, Stone et, à des degrés divers, Sernagiotto et Effros s'intéressent à l'évolution de la masculinité des élites laïcs et ecclésiastiques, d'abord pendant le « Transformation of the Roman World », puis au cours des siècles suivants. Au cours de cette longue période, les auteurs cléricaux ont insisté avec plus ou moins d'intensité sur une masculinité cléricale maîtrisée, rejetant de plus en plus l'activité sexuelle et la violence, et remobilisant ainsi des éléments de la masculinité de l'élite romaine. En revanche, ils décrivent la noblesse militaire laïque, de plus en plus « barbare », comme caractérisée par la violence, l'excès sexuel et émotionnel, et par une vitalité physique débordante qui s'exprime dans la consommation de nourriture et de boisson. Dans une période antérieure, même dans le monde de l'Empereur Justinien décrit par Stewart, le binaire clerc-laïc est accompagné et parfois surpassé par une opposition romain-barbare : on pouvait encore être soldat et présenter un *habitus* contrôlé, voire être un noble laïc et non un soldat. Il s'agissait toutefois d'un moment de transition, où la noblesse de sang pur ne peut plus prospérer sans prestige militaire, souvent l'apanage des barbares. Plus tard, dans le monde de Grégoire de Tours, il fallait choisir son camp : soit on était un guerrier barbare, exerçant la violence impressionnante et excessive qui permet de rester au sommet, soit on était un clerc, combattant le diable, la chair et le monde, mais laissant le sexe et la violence physique aux professionnels. Plus tard encore, l'identification barbare s'estompe, mais la « division du travail » entre clercs et laïcs (pour citer K. Cooper et C. Leyser) demeure.

Même au sein d'un volume collectif, des nuances et des divergences d'opinion apparaissent, qui seraient probablement mises en évidence et problématisées de manière plus explicite dans un ouvrage synthétique. Lothaire Ier était-il exceptionnel dans son usage de la violence exemplaire, comme le suggère Sernagiotto, par rapport à Louis le Pieux, ou s'agissait-il d'une continuité des pratiques similaires de Charlemagne, par exemple, parmi ses nombreux ancêtres nobles laïcs ? La masculinité militaire laïque du haut Moyen Âge était-elle le produit d'une hybridation « frontalière » entre des éléments romains et barbares, comme le suggère Borri, ou un développement quasi-autonome (au moins dans l'essentiel) des masculinités militaires romaines ? Il est certain que la masculinité cléricale de la fin de l'époque romaine et du début du Moyen Âge était quelque chose de nouveau, mais il est tout aussi certain qu'elle était composée à parts égales de tradition et d'innovation. En particulier, la noblesse laïque, surtout à l'époque carolingienne, a-t-elle accepté d'être un simple professionnel militaire, sans pouvoir prétendre à la vertu chrétienne revendiquée par les moines et les évêques ? Pouvons-nous étendre cette histoire à des groupes non-élites, en utilisant des méthodes différentes ? Voilà le genre de questions qu'un ouvrage collectif peut soulever, mais auxquelles il répond plus rarement. Pour l'heure, le débat se poursuit.

Christopher Fletcher
IRHiS (UMR 8529), CNRS/Université de Lille